

est venu à moi, s'est jeté à mon cou en disant qu'il voulait rester avec moi. Je pouvais sentir ses petites côtes saillantes. J'ai pleuré en voyant des femmes allaitant leur enfant et des femmes enceintes faire la queue en attendant de recevoir quelques vivres et quelques comprimés à base de fer. Elles poussaient des hurras et chantaient à la vue des Canadiens. On leur avait dit que nous viendrions à leur secours et leur enverrions des vivres.

J'ai également été bouleversé de voir des petits enfants dans les camps de réfugiés et dans les postes de malades. Il y en avait de tout petits, de un, deux ou trois ans; ils n'étaient certainement pas responsables de la guerre. J'ai vu des enfants dont les cheveux devenaient roux parce qu'ils manquaient de protéines. Leurs petits estomacs étaient ballonnés. Ils avaient les pieds enflés et l'on voyait leurs côtes. Nous avons aidé à nourrir certains de ces enfants et à distribuer de la soupe composée d'ingrédients nutritifs. Ces enfants grouillants, affamés, ont reçu cette nourriture.

Je n'oublierai jamais leurs regards et les petits bols qu'ils portaient avec eux; ils faisaient partie intégrante de leur vie. Ils marchaient avec leurs petits bols, espérant obtenir de la nourriture. Certains d'entre eux avaient des bols, d'autres des boîtes, comme nos boîtes de sardines ou autres boîtes de poissons ouvertes. On pouvait se couper les doigts sur le bord ébréché. Certes, nous devrions nous assurer que nos enfants ne touchent pas à des boîtes de ce genre avec lesquelles ils pourraient se blesser; mais c'est tout ce qu'avaient ces pauvres enfants pour y mettre leur nourriture.

On n'oublie pas ces choses; elles vous serrent le cœur. Elles tendent aussi à vous faire regarder la situation du point de vue de ceux qui, à ce moment-là, se présentent à vous. Néanmoins, toute émotion mise à part, il est absolument essentiel que nous considérions cette situation à tous les points de vue. Je ne ferai jamais trop ressortir que nous ne pouvons nous mêler à une situation politique. Nous nous plaçons uniquement sur le plan humanitaire.

On nous a cité des chiffres quant au nombre de ceux qui meurent. On a dit que 1,000, 2,000 personnes—on est même allé jusqu'à 10,000—mourraient chaque jour. Je ne connais pas le chiffre exact. Je sais, néanmoins, que des gens meurent inutilement. C'est ce qui importe. Je sais aussi que les gens ont peur. Ils ont peur d'être exterminés. Leur peur est-elle le résultat de la propagande du gouvernement? Je l'ignore. Ont-ils peur parce qu'ils

ont vu des familles souffrir des atrocités? Je ne le sais pas non plus. Ils ont peur de leurs ennemis. On nous a dit que les gens avaient peur de perdre leur vie; certains avaient même tellement peur qu'ils ne voulaient pas sortir de leurs cachettes.

Imaginez, monsieur l'Orateur, des gens très simples, analphabètes pour la plupart. Ils se contentent de vivre leur vie de tous les jours et ne demandent rien d'autre. Tout à coup, une guerre survient et ils doivent déroger à leurs contumes. Naturellement, les gens ont peur. Ils ont peur des troupes, qu'elles soient biafraises ou nigérianes. Ils ne veulent plus de la guerre, c'est tout. Nous n'avons pas à nous demander de qui ils ont peur. Le fait est là; ils ont peur.

Nous devons étudier les problèmes politiques qui se posent de chaque côté. Nous ne devons cesser d'étudier la situation, afin de comprendre ce qui se passe. Mais nous devons nous garder d'intervenir sur le plan politique. Je le répète, nous ne comprenons les problèmes qu'en les étudiant. Je ne prétends pas être un expert des questions africaines parce que j'ai passé deux semaines en Afrique. Mais au moins j'ai creusé un peu plus les problèmes de la région en les étudiant avant de m'y rendre. Certes, j'ai une plus grande compréhension que ceux qui n'y sont jamais allés. Je suis heureux d'avoir pu étudier les problèmes sur place.

• (8.10 p.m.)

Nous avons passé plusieurs jours au Biafra pour nous rendre ensuite au Nigéria. Nous avons aussi séjourné quelque peu à Fernando Póo, île au large de la côte du Nigéria. A Lagos, nous nous sommes entretenus avec plusieurs fonctionnaires. Nous avons pu parler aussi avec l'évêque de Calabar, ville de la partie méridionale de l'Est nigérian dont s'étaient emparé les Biafrais et qui se trouve maintenant sous la domination des troupes fédérales. Nous avons entendu parler d'atrocités commises par les deux camps. L'évêque de Calabar nous a parlé des Ibos qui auraient enfermé des civils dans une église et y auraient mis le feu. Si nous devons croire tous les rapports que nous avons entendus il y a évidence d'atrocités des deux côtés. Nous avons aussi appris de l'évêque qu'une grande partie de la propagande n'était pas tout à fait exacte. Nous savons qu'il y a eu des propagandistes des deux côtés. Ainsi, alors que nous étions là il était évident que la BBC ne faisait pas les mêmes rapports en Afrique que sur son réseau international. Elle penchait manifestement du côté fédéral. Je l'ai signalé